Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 11 (1985)

Heft: 2

Artikel: Du gang à la galère... les conduites marginales des jeunes

Autor: Dubet, François / Lapeyronnie, Didier

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814951

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweiz.Z.Soziol./Rev.suisse sociol.,2(1985) 309-322

DU GANG A LA GALERE ... LES CONDUITES MARGINALES DES JEUNES

François Dubet & Didier Lapeyronnie
Cadis, Ecole des Hautes Etudes
54, Bd Raspail 75270 Paris - Cedex 06

La sociologie des conduites marginales des jeunes poursuit deux objectifs qui ne se recouvrent pas totalement. Le premier d'entre eux est de nature étiologique; il cherche à reconstruire la chaîne des facteurs sociaux qui détermine le passage à l'acte délinquant et qui en accroît ou diminue la probabilité. Le second est plus centré sur la recherche de la nature et du sens des conduites marginales des jeunes dans un système social considéré. C'est la seconde perspective que nous aimerions privilégier ici en essayant de comprendre en quoi les conduites marginales des jeunes que nous observons aujourd'hui à travers la "galère" sont révélatrices d'un problème général, celui de la décomposition de la culture et des rapports sociaux de la société industrielle.

Les jeunes français issus des classes populaires et vivant souvent dans les grandes banlieues appellent "galère" l'expérience de vie qui se constitue entre la sortie du système scolaire, généralement dépourvue de diplôme et de qualification et l'entrée improbable dans un statut d'adulte relativement conformiste. Cette période est marquée par le zonage social, une dilution des liens sociaux, l'absence de régulation et de principe d'identification collective dans les rapports sociaux et par des conduites déviantes diverses. La galère est définie comme une expérience éclatée dans la mesure où les logiques qui orientent l'acteur sont diverses et juxtaposées plus qu'intégrées et hiérarchisées. La galère n'est ni une conséquence directe du chômage, ni un mode de reproduction de la culture populaire. Elle est une conduite de "classe dangereuse" liée à l'épuisement de la culture et de la société industrielles. Afin de mettre en lumière ces caractéristiques, il nous faut évoquer rapidement la succession des diverses formes des

conduites marginales des jeunes et leurs modes d'analyse, telle que la littérature sociologique nous permet de la reconstruire[1].

1. Les étapes des conduites marginales des jeunes.

La littérature sociologique relative à la marginalité des jeunes fait surgir des "personnages sociologiques" définis à la fois par la nature de leurs conduites et par les perspectives sociologiques attachées à leur analyse, les deux dimensions étant évidemment difficilement dissociables. Ces "personnages" sont les figures successives de la marginalité des jeunes et correspondent à des paradigmes théoriques qui privilégient successivement certains problèmes: ceux de l'intégration, ceux des tensions structurelles, ceux des mutations culturelles. Nous faisons l'hypothèse qu'ils correspondent à diverses étapes du développement de la société industrielle.

1.1. Les gangs

La première image forte des conduites marginales des jeunes est celle du gang, objet privilégié de la sociologie de l'Ecole de Chicago des années vingt aux années quarante aux Etats Unis[2]. Le gang est analysé comme une conduite d'entrée dans la société industrielle, définie plus volontiers sur le mode culturel de la ville que sur le mode de la production industrielle par l'Ecole de Chicago. Le gang est conçu comme une forme spontanée d'organisation sociale apparaissant chez les jeunes placés au coeur d'un processus de désorganisation. Celle-ci procède des ruptures d'intégration provoquées par le changement parcouru par les immigrés venus d'Europe et du Sud des Etats-Unis. Entre les formes d'intégration communautaire traditionnelles et l'accession aux formes de

---

[1] Cet article s'appuie sur une recherche empirique menée dans quatre banlieues de grandes villes françaises et dans une ville ouvrière traditionnelle de Belgique. Il s'agit d'une intervention sociologique dans laquelle nous avons constitué cinq groupes de jeunes et cinq groupes d'adultes qui ont essayé d'analyser leurs conduites et qui ont rencontré divers interlocuteurs pertinents: des policiers, des juges, des enseignants, des hommes politiques, des syndicalistes. Nous avons comparé les jeunes d'un monde ouvrier traditionnel, le cas Belge, aux jeunes de grandes banlieues très éloignées de cette référence industrielle. Nous n'évoquons dans cet article que le cas des jeunes, laissant de coté celui des adultes qui participent à la construction et au contrôle de la galère. Sur la méthode d'intervention sociologique, voir: Touraine, 1978. Sur la recherche voir: Dubet, Jazouli, Lapeyronnie, 1985.

[2] Cf. les travaux les plus connus de Shaw, Mac Kay, 1940; Thrasher, 1927; Whyte, 1943.

sociabilité urbaines et industrielles il se créé, notamment pour les adolescents, des failles de désorganisation sociale, dépourvues de contrôle et de régulation, dans lesquelles les jeunes construisent les gangs. Toutes les analyses insistent sur la création d'une forme de sociabilité autonome dans le gang qui remplit des fonctions de sécurisation des individus et d'intégration dans un contexte général de désorganisation. Les gangs sont généralement classés en fonction de leur degré d'intégration interne. Ils sont définis par un territoire, souvent identifié à une communauté ethnique, et par une forte structuration interne autour de leaders. En fait, le gang répond à une logique "nationaliste" puisqu'il défend un territoire et une identité contre d'autres gangs et se redéfinit sans cesse dans ses conflits avec l'environnement. Le gang offre aussi des ressources d'intégration lorsque la délinquance et la solidarité du groupe favorisent l'accès à des activités économiques plus ou moins légales.

La sous-culture du gang est définie en termes d'intégration; elle permet de résister à la désorganisation. Elle articule les thèmes communautaires traditionnels et les thèmes modernes de la grande ville en créant un style de vie original qui participe à la fois des deux univers. Le thème du conflit des générations est loin d'apparaître, dans la littérature tout au moins, comme un thème majeur. Les rapports avec les autres adultes sont plutôt définis en termes de perte de contrôle et de régulation. La sociologie du gang est une sociologie de l'intégration dont le problème majeur reste celui de la régulation communautaire lors de l'entrée dans la société industrielle. Les sociologues de l'Ecole de Chicago, Park en particulier, perçoivent les gangs avec un certain optimisme puisqu'ils sont des réponses "naturelles" à la désorganisation. Ils participent d'un processus spontané de réorganisation sociale.

Aujourd'hui en France, malgré la présence de nombreux jeunes immigrés, on n'observe pas la formation de conduites proches de celles du gang qui dominaient la littérature sociologique des années trente. A l'exception de quelques quartiers très isolés comme dans le nord de Marseille, il n'existe pas de bandes définies sur la base d'une unité ethnique et d'un territoire que l'on défendrait contre d'autres bandes. Alors que la délinquance et la violence des jeunes paraissent augmenter, il n'apparaît pas de gangs "nationalistes", en guerre entre eux. Aujourd'hui, la bande est plus un stéréotype dans les représentations de l'opinion et des médias qu'une forme réelle d'organisation. Dans la mesure où les jeunes immigrés vivent dans des ensembles hétérogènes, côtoient des jeunes français, sont ouverts aux mass-médias et soumis à une scolarisation relativement longue, les problèmes et les tensions rencontrés ne s'apparentent pas essentiellement à ceux de la dés-

organisation. Les conduites centrées sur un problème d'intégration et d'entrée dans une société moderne sont absentes.

1.2. Les blousons noirs

Les années cinquante et soixante sont dominées par une autre forme de conduite marginale des jeunes et par un autre type de théorie. Les conduites sont caractérisées par le personnage du "Teddy boy" ou du blouson noir, le jeune ouvrier amateur de Rock and Roll. La bande de blousons noirs s'oppose aux jeunes et au style des classes moyennes, tout en s'identifiant à la culture de masse des jeunes qui se constitue alors par le biais de la musique et qui en appelle aux valeurs du plaisir, de la consommation et de la jeunesse elle-même. Le personnage du blouson noir est à la fois ouvrier et jeune. Ouvrier, il affirme une appartenance de classe dans un style de vie et rencontre des obstacles à la mobilité. Jeune, il s'éloigne des modèles culturels des parents. Il participe pleinement au monde industriel et urbain d'une part, et, d'autre part, il est confronté à une culture de masse dominée par les modèles des classes moyennes. Les conduites marginales des jeunes semblent alors résulter des tensions entre ces deux références. Cette représentation succède à celle de la désorganisation et la problématique mertonienne de l'adaptation sociale s'impose (Merton, 1966, 167-191). La délinquance et la marginalité résultent des contradictions entre la situation ouvrière et des aspirations à la mobilité et à un mode de vie proches de ceux des classes moyennes soutenus par l'allongement de la scolarité et la culture des jeunes elle-même. Cohen (1955), Cloward & Ohlin (1960), pour évoquer les travaux les plus célébres, se situent dans cette problématique et analysent la délinquance juvénile comme une forme de résolution des tensions structurelles. Il ne s'agit plus ici d'un problème de crise provoquée par le passage de la tradition à la modernité, d'un problème d'entrée dans un type nouveau de société, mais de conduites définies par le fonctionnement même de cette société. Au raisonnement en termes de changement succède un raisonnement en termes de structure.

Les blousons noirs sont des jeunes ouvriers et non pas les nouveaux venus des gangs. Leur culture de jeunes est aussi une culture de masse dans laquelle ils se situent comme des ouvriers. En effet, une des caractéristiques de cette période est l'émergence d'une culture des jeunes et, plus largement, d'une jeunesse. Ainsi, en contre-point du modèle mertonien des tensions structurelles, le thème de la jeunesse définie par des tensions normatives liées à son allongement et à son indétermination se développe, notamment à partir de la conception tracée par Parsons (1963,96-119). La

modernisation sociale provoque l'allongement d'une adolescence soumise à des exigences de rôle opposées qui expliquent la formation de bandes et d'une culture des jeunes que Parsons qualifie de "romantiques", centrées sur le conformisme du groupe des pairs, la distance à l'égard des normes adultes et sur la valorisation de l'être-là du plaisir et de la consommation désormais possible. Ainsi le thème du "conflit des générations" occupe une place centrale puisque la culture des jeunes semble s'opposer à celle des adultes.

Le double thème des classes et de la jeunesse commande la sociologie des conduites marginales des jeunes en France à travers le débat qui oppose au milieu des années soixante Chamboredon (1966, 156-175) à Morin (1966, 435-455). Pour le premier, la culture de la jeunesse est une illusion idéologique dans la mesure où les jeunes y accèdent différentiellement en fonction de leur appartenance de classe. Pour le second, cette culture est au contraire le signe d'une mutation culturelle fondamentale et les conduites des jeunes résultent du choc de cette mutation et d'appartenances de classe rigides. En fait, il ne peut y avoir de véritable débat sur ce point dans la mesure où les conduites des blousons noirs relèvent des deux dimensions à la fois. La partie de notre recherche consacrée aux jeunes d'une ville ouvrière de Belgique indique nettement que ces jeunes réagissent à la fois à une tradition culturelle encore forte et à son ébranlement par des modèles et des perspectives de mobilité qui affaiblissent les filiations. Ainsi le thème du conflit des générations y occupe une place importante, absente dans le cas de la galère, en même temps que les "bêtises" des jeunes sont perçues comme l'expression d'un mode de vie et d'une résistance au destin d'ouvrier. Ce modèle ne se retrouve plus dans les grandes banlieues françaises où les conduites des jeunes ne sont plus perçues comme le produit de filiations culturelles menacées et où les thèmes de la bande virile et jeune sont très affaiblis parce que le monde des grandes banlieues est déjà très largement hétérogène.

1.3. La jeunesse contestataire

Les bandes de blousons noirs ne disparaissent pas totalement à la fin des années soixante, mais un nouveau personnage apparaît sur la scène et concentre l'intérêt des sociologues, celui du jeune "contestataire", lycéen ou étudiant. Issu des classes moyennes, il incarne un tout autre type de conduite marginale à travers un mouvement critique protéïforme qui va du gauchisme aux expressions de contre-culture, mais dont l'ensemble a pour unité la crise de la culture de la société industrielle (Vincent, 1974). Les conduites critiques des jeunes ne sont plus perçues, de façon

dominante, comme le produit d'une crise d'intégration ou de tensions structurelles, mais comme l'expression de l'épuisement de la culture des sociétés industrielles et de la mise à nu de nouvelles formes de rapports sociaux et de domination.

Alors que l'étape précédente est dominée par le thème du conflit des générations, celle de la contestation culturelle est caractérisée par la "crise des générations". L'avenir apparaît simultanément ouvert et incertain. Les parents se sentent incapables et dévalorisés et ne s'identifient plus à aucun modèle au-delà d'une consommation de masse tant culturelle qu'économique. Les jeunes sont décrits comme détachés, non concernés, rejetant les valeurs "dures" des sociétés industrielles. Keniston s'oppose à Parsons et à Merton en soulignant que les jeunes souffrent moins de se heurter à des obstacles à la participation et à l'intégration que d'une absence de désir de participer qui domine les rapports avec leurs parents (Keniston, 1965). La crise des générations s'impose parce que les jeunes et les adultes n'ont plus de références culturelles communes et que les jeunes ne veulent plus jouir des prérogatives des adultes dont les supports culturels sont contestés (Mendel, 1969).

Mais cette période de critique culturelle qui s'estompe rapidement, au milieu des années soixante-dix en France, a pour effet de transformer largement l'analyse des conduites marginales des jeunes des classes populaires qui prennent une nouvelle visibilité et de nouvelles expressions avec la crise économique. Toute une sociologie critique se développe en France, qui tente de réduire les conduites marginales des jeunes à de purs produits de mécanismes de stigmatisation et de pouvoir. L'école de l'interactionnisme symbolique est le plus souvent réduite à une théorie mécanique de la stigmatisation qui fait que les conduites des jeunes n'ont plus de sens en elles-mêmes et qu'elles ne sont plus que des supports du pouvoir et de la capacité de construire la déviance attribuée à certaines institutions au projet d'un ordre diversement défini comme celui de l'Etat ou du capitalisme ou bien des deux à la fois. Après les images héorïques liées à Mai 68, les conduites marginales des jeunes apparaissent comme purement hétéronomes et comme totalement dépourvues de sens. Les mécanismes "objectifs" de l'exclusion et de la reproduction, les difficultés économiques, les processus d'étiquetage, suffisent à expliquer les conduites déviantes chez les jeunes issus des classes dominées. Dans la production sociologique, la sociologie de la délinquance devient en fait une sociologie des "appareils".

Les deux premiers types d'analyse sont rejetés ou ignorés au profit d'explications qui ne renvoient plus l'interprétation de la délinquance à la nature des rapports sociaux et des problèmes

qu'ils génèrent. Ces explications s'imposent d'autant plus facilement que les conduites marginales des jeunes semblent très hétérogènes et éloignées des modèles précédents. Or, nous faisons l'hypothèse que ces conduites ont un sens sociologique précis: elles sont associées à une forme de "sortie" de la société industrielle.

2. La galère

2.1. L'expérience de la galère

La galère ne peut être réduite aux formes traditionnelles des conduites marginales des jeunes. Les images du gang, du blouson noir ne sont pas plus pertinentes que celles d'une jeunesse contestataire parce que marginale. Quelques rapides observations suffisent à montrer l'insuffisance des explications en termes de crise, de frustration ou de sous-culture. Certes ces dimensions sont parfois présentes, mais il est impossible d'y rabattre l'ensemble des phénomènes observés.

Le travail est un bon exemple. Comment décrire et comprendre les attitudes des jeunes des banlieues face au travail ? Pour les uns il s'agit de conduites de rationalisation du manque d'emploi et il ne fait aucun doute que les jeunes "veulent travailler" normalement. Pour d'autres, le refus du travail est constitutif d'une vieille tradition ouvrière de résistance et s'inscrit dans la reproduction normale des classes sociales. Pour d'autres encore, il y a une véritable "allergie au travail", un bouleversement culturel profond qui a transformé les attitudes traditionnelles. Mais très vite, cette question se vide de son sens. Les jeunes rencontrés déclarent de bonne foi chercher un emploi et vouloir quitter le chômage. Mais une enquête un peu plus attentive montre que très souvent ils ne font guère d'efforts, voire ne cherchent absolument pas et que ceux qui trouvent quittent souvent leur emploi très rapidement. Bien plus, interrogés dans d'autres circonstances, les mêmes jeunes déclarent avec autant de bonne foi, refuser le travail et préférer vivre de petites combines ou de l'aide sociale. La rationalisation d'un chômage subi se mêle à la revendication d'une vie oisive sans que l'on puisse déterminer la dimension centrale des attitudes ni même identifier les individus par des attitudes. Au contraire, l'instabilité des conduites paraît être la seule constante. L'hétérogénéité et les contradictions n'opposent pas des groupes ou des individus qui se définiraient par tel ou tel attribut, par telle ou telle conduite, mais traversent les acteurs eux-mêmes, donnant l'impression d'un tournoiement incessant, d'une grande imprévisi-

bilité des réactions et surtout d'une fragilité psychologique importante.

C'est ce flottement généralisé, cette incertitude, qui constituent l'expérience originale des jeunes des banlieues d'aujourd'hui et qu'ils nomment la "galère". Galener, c'est passer son temps sur la cité, entre l'unique café, le club de jeunes, quelques cages d'escalier. La galère est synonyme d'ennui. Le jeune s'y enfonce et perd petit à petit tout repère. Le temps n'a plus d'importance ni de signification puisqu'il n'y a rien à faire. Alors on "rouille" contre les murs des immeubles, attendant que "quelque chose se passe", espérant rencontrer un vague copain. La galère est aussi faite des "petits coups" destinés à se procurer un peu d'argent pour échapper quelque peu à la pauvreté et à la dépendance vis-à-vis des services sociaux. Mais surtout, elle est traversée de brusques explosions de "rage", de violence destructrice contre l'encadrement, contre la cité ou contre soi. Cette violence a pris un aspect spectaculaire pendant l'été 1981, où des jeunes des cités des banlieues lyonnaises brûlaient les voitures qu'ils venaient de voler dans le centre ville.

La galère est cet espace entre la "rage" et la "rouille" où le sujet se dilue et peut finir par s'anéantir complètement à travers la drogue ou le suicide. Elle est un état hypnagogique où les repères perdent leur netteté, où les identifications s'estompent, où les relations sociales se défont. Les "petits bonheurs", la pauvreté, les ennuis familiaux, les petits boulots, sont autant d'expériences que rien ne vient relier. Même les relations amoureuses ne paraissent plus pouvoir se stabiliser et donner une quelconque signification à la vie sur la cité.

La galère est souvent expliquée par l'accumulation de conditions négatives ajoutée aux attentes de la police et de la justice qui ne laisseraient guère d'autre "choix" aux jeunes des banlieues. Il faut aller au-delà de ces hypothèses et essayer de voir en quoi la galère ne peut être réduite à une pure hétéronomie.

2.2. Les éléments de la galère

Trois dimensions permettent d'organiser la galère pour mieux la comprendre: l'anomie, l'exclusion et la rage. Chacune de ces dimensions est elle-même partagée entre un versant négatif et un versant poisitif, une face qui enferme dans la galère et une face qui constitue un point d'appui pour en sortir. Mais il faut rappeler que pour les jeunes la galère est une expérience "totale", qu'ils sont toujours "tout à la fois" et que jamais ils ne s'identifient à une conduite particulière ou à un principe unique. Dans la galère

il n'est pas possible de dresser des portraits sociologiques des individus, toujours multifaces et ambigus.

La première dimension, la plus immédiate et la plus abondamment décrite est celle de l'anomie. Les jeunes vivent dans des cités de banlieues qui constituent un espace sans régulation sociale, sans contrôle et sans unité. La cité est un "monde pourri" où la solidarité n'existe pas et où les liens de voisinage ont disparu. La violence et la loi du plus fort s'y développent. Pour en parler, les jeunes utilisent nombre de métaphores animalières, se décrivant eux-mêmes comme non civilisés, parlant des gens comme des "fous". Souvent aussi ils en donnent une image tragi-comique, dominée par les "pauvres types", les "coups tordus" et une indigence endémique qui n'épargne personne. Ils en sont à la fois les victimes et les acteurs faisant règner l'hostilité et l'agressivité. Il n'y a pas plus de solidarité entre eux qu'entre les adultes et les bandes comme phénomènes d'intégration et de régulation compensatoires ont totalement disparu[3]. A la différence des jeunes ouvriers, les jeunes des banlieues vivent dans un véritable vide social, sans structure et sans "morale", ne pouvant s'identifier à un modèle, à des valeurs communes ou à la modernité.

L'anomie finit aussi par détruire les individus. Elle est la source de "crises personnelles" profondes, de la désorganisation familiale et d'une grande fragilité psychologique. L'individu subit la situation, devient dépendant vis-à-vis des services sociaux. Tous les jeunes soulignent abondamment leur propre instabilité et décrivent leurs grandes périodes d'abattement qui peuvent les amener à s'auto-détruire. La décomposition du monde des banlieues, la disparition des collectivités populaires finit par les emporter.

Pourtant, face à la crise de l'intégration sociale, à la décomposition et à l'anomie, les jeunes développent des capacités de résistance qui ne sont pas négligeables et qui interdisent de les réduire à de pures victimes. Ils construisent de petits espaces de communication, des niches de protection autour de passions personnelles. Dans toutes les cités des jeunes se réunissent à partir d'affinités communes. La musique, la moto, la danse par exemple constituent autant d'activités sources d'expression et de communication. Bien plus, les conduites d'adaptation à la galère, comme les petits boulots ou la délinquance servent à nourrir cette passion. "On se débrouille" disent les jeunes pour se procurer le matériel nécessaire au groupe de rock ou à l'atelier moto. Bien des jeunes

---

[3] Monod (1968) observe la disparition des bandes dans le monde urbanisé parisien de la fin des années 60.

possèdent ainsi une passion qui pour eux est plus importante que leur inscription sociale à travers un statut ou un travail. Ce sont ces passions qui sont à la base des "petits bonheurs" et qui permettent de ne pas sombrer totalement, de se laisser emporter par la désorganisation. Elles sont souvent appuyées par les travailleurs sociaux, les animateurs et les responsables de clubs qui y trouvent un moyen d'entrer en contact avec les jeunes et de construire des "relations" destinées à réduire les difficultés psychologiques.

La deuxième dimension de la galère est l'exclusion. Les banlieues sont un monde hors la société où la participation sociale est faible. Le chômage et la pauvreté y constituent bien entendu un élément fondamental de l'expérience de vie des jeunes. Ils interdisent toute mobilité sociale, ne permettent pas de "s'en sortir" et enferment dans les cités. Pour beaucoup, il n'y a pas d'issue. La recherche d'un emploi, le pointage à l'Agence nationale pour l'emploi, le rejet des patrons, les boulots sous-payés et sous-qualifiés, les échecs, l'impossibilité d'échapper aux réseaux d'intérim et de stages, finissent par constituer comme un véritable destin, parcouru sans espoir. C'est que l'échec scolaire, les origines sociales, la peau bronzée et même l'adresse sont considérés comme des handicaps insurmontables. Certains intériorisent cette situation en se présentant comme les principaux responsables de leur exclusion parce que trop "stupides" ou trop "feignants" pour avoir réussi à l'école et pour chercher un travail. Chez les jeunes ouvriers, les espoirs de mobilité, même réduits, sont liés à la mise au travail et à l'acquisition d'un statut. L'école n'exclut pas complètement car les réseaux d'apprentissage existent en dehors d'elle. Dans les banlieues, ces réseaux ont disparu et l'échec scolaire interdit souvent tout espoir. De même l'acquisition d'un statut social devient problématique et souvent improbable.

Comme en ce qui concerne l'anomie, cette expérience de l'exclusion n'est pas absolue et une certaine ouverture se manifeste. Certains jeunes connaissent une réelle mobilité, notamment à travers l'institution scolaire. Souvent, ils ont obtenu un diplôme ou ont pu suivre une scolarité générale dans le secondaire. S'ils ne quittent pas la cité et la galère pour autant, ils y posent un regard extérieur et développent un discours critique à l'égard de la société. Les filles, notamment les filles immigrées, occupent souvent cette position et soulignent que pour elles, la mobilité, même réduite, est une réalité. Ces jeunes, peu nombreux, ont une grande importance car ils jouent un rôle de "militants" par leurs capacités d'expression. "Ils parlent pour nous" disent les autres et la plupart des groupes et des associations de jeunes possèdent un "porte-parole" qui interdit de s'enfoncer totalement dans l'exclusion.

La troisième dimension de la galère est la rage. La rage est certainement l'élément fondamental car c'est elle qui détruit les autres conduites, en empêche la cristallisation. La "rage", pour reprendre un mot utilisé par les jeunes, n'est ni une conscience de classe à l'état brut, ni une révolte primitive. Elle est un sentiment qui mêle la conscience d'une domination et d'un ordre face auxquels les jeunes sont seuls et impuissants. Les groupes et les individus sont envahis et véritablement "habités" par ce sentiment. Quand la rage les saisit, les jeunes détruisent tout, justifient tout, laissent parler leur "haine" contre tout ce qui symbolise la domination: police, hommes politiques, institutions, mais aussi contre les cités pourries et contre eux-mêmes. La rage est une colère qui rend véritablement ivre ou fou de paroles et de violences car elle ne trouve pas d'objet ou de véhicule. C'est elle qui donne à la galère son aspect de "classe dangereuse" et qui explique les conduites excessives des jeunes. C'est elle qui conduit au nihilisme et à la violence sans objet. Lorsque les jeunes des Minguettes brûlent des BMW qu'ils viennent de voler et affrontent la police, c'est la rage qui les anime.

La rage procède de l'absence de mouvement social. Elle n'existe pas chez les jeunes ouvriers pour qui le mouvement ouvrier, la lutte syndicale, constituent le véhicule de la révolte et permettent de donner un sens à la domination et à l'action. Dans les banlieues, toute référence au mouvement ouvrier a disparu et les syndicalistes sont méprisés car ils sont des "gagne-petit", qu'ils "courbent l'échine" et qu'ils sont déjà des "nantis". Sans mouvement social, la rage ne trouve aucun objet sur lequel se cristalliser et tournoie sans arrêt, détruisant et anéantissant tout.

Mais la rage n'est pas seulement un sentiment destructeur et impuissant. Elle est aussi la source d'une volonté d'autonomie. L'autonomie conduit les jeunes à refuser l'embrigadement dans les organisations, à affirmer leur désir d'être des sujets à part entière. Mais comme la rage, la volonté d'autonomie ne se fixe pas et fonctionne plutôt comme une émotion. Elle se manifeste par la volonté d'"apprendre à parler", de devenir acteur de sa propre vie et d'échapper aux travailleurs sociaux comme dans le rêve et l'utopie d'un monde meilleur et immédiat.

2.3. Les conduites de la galère

Ces trois principes organisent l'espace de la galère. Ce sont eux qui génèrent les conduites des jeunes dans leurs faces positives et négatives. La circulation des jeunes d'un niveau à l'autre, d'une conduite à l'autre est permanente. Lorsque la frustration s'associe

avec l'anomie, se développe une logique de protection, marquée par son aspect "gentil et cool". Elle est dominée par les crises personnelles et l'apathie, par des conduites de retrait. Ce sont ces conduites qui sont la base de la clientèle des travailleurs sociaux, dont les attentes rencontrent la dépendance des jeunes et la dominante psychologique des problèmes.

La deuxième logique est constituée par l'association de la rage et de l'anomie. C'est une logique de violence sans objet qui explique l'irrationalité des actes délinquants et les actes "nihilistes" qui se retournent contre le propre milieu des jeunes.

Enfin, l'association de la frustration et de la rage donne naissance à une logique de délinquance, marquée par un conformisme déviant et un culte de la force. La galère peut être décrite à partir de ces trois logiques d'action, sans que l'une d'entre elles soit dominante. La galère n'a pas d'unité et les jeunes se perçoivent eux-mêmes comme éclatés et ambigus. Chaque logique brise les autres et rend les jeunes imprévisibles. Les travailleurs sociaux et les municipalités de banlieue ont tous eu cette expérience. Les jeunes revendiquent une salle et la détruisent dès qu'ils l'ont obtenue. Ils demandent une assistance aux travailleurs sociaux tout en les dénonçant comme des "bouffeurs de cerveaux". Ils se montrent à la fois gentils et attentifs puis se comportent comme des "petits salauds" l'instant d'après.

De la même façon, les trois principes positifs constituent des points d'appui pour la construction de logiques d'action positives. L'association de l'ouverture et de la résistance donne une logique de solidarité. Cette logique est importante sur les cités car elle est à la base de la naissance de nombreuses associations qui tentent de créer des liens sociaux, de construire de la "communauté" sur le vide et l'isolement. L'autonomie et l'ouverture forment une logique démocratique, au sens de pression vers l'égalité, une action de pression sur le système politique. Les associations de jeunes tentent de se faire reconnaître par le système politique local, de construire des "projets" et d'obtenir les ressources nécessaires à leur réalisation. Enfin l'autonomie et la résistance génèrent une logique d'affirmation culturelle où les passions se transforment en véritable expression autonome. Les groupes de rock, nombreux, qui se créent sur les cités en sont souvent les véhicules et sont pour les jeunes le seul discours qui soit le leur et qui puisse porter leurs témoignages.

Il ne faut pas exagérer les possibilités de passer des conduites négatives aux conduites positives, de sortir de la galère. La galère est marquée par une extrême hétéronomie et elle fonctionne comme une force centripète. Elle attire toujours vers son centre,

vers ce que les jeunes appellent le "trou noir", c'est-à-dire le point ultime de la galère, là où les conduites sont totalement désocialisées et perdent toute signification, comme dans la dépendance vis-à-vis de la drogue dure. Ce sont donc des éléments externes qui, seuls, peuvent permettre de sortir de la galère, au moins partiellement, pour construire une action positive. Ainsi, le mouvement le plus spectaculaire né dans une cité, la Marche pour l'égalité et contre le racisme, s'est construit autour de l'action d'un prêtre affirmant de fortes convictions morales. Certains travailleurs sociaux jouent aussi ce rôle. Ce sont eux qui souvent cristallisent les efforts des jeunes en leur permettant de créer une association ou un groupe de rock et donc de retrouver une certaine autonomie. Si ces conduites positives sont beaucoup plus faibles que les conduites négatives, leur présence montre qu'il est impossible de réduire la galère et les conduites des jeunes à de pures réactions face à une situation défavorable ou à des objets formés par le regard de la société. La galère doit être comprise comme une forme d'action.

Cette présentation trop rapide de la galère permet de se faire une idée de son fonctionnement. Il faut l'imaginer comme un espace circulaire organisé autour de trois principes, dans lequel les jeunes circulent sans jamais se fixer. Parfois, ils peuvent partiellement y échapper et passer à d'autres logiques en fonction d'interventions externes. Il nous faudrait d'autres développements pour en analyser les voies d'entrées et de sorties.

La galère doit être comprise comme un ensemble de conduites lié à la sortie du monde industriel. La décomposition des formes d'action de la société industrielle se traduit par l'absence de mouvement social et la privation d'action historique, la disparition des communautés et plus largement du "monde populaire", la crise des institutions, des appareils et du système organisationnel de cette société. A la différence des jeunes ouvriers, les jeunes des banlieues ne peuvent s'inscrire dans une lutte ou un mouvement capables de porter un sens et d'orienter leur vie. Ils ne peuvent non plus partager les valeurs d'un monde auquel ils appartiendraient ni même construire des projets de mobilité. Ils vivent le changement par le bas, le plus souvent dans la dépendance et l'hétéronomie. La galère ne peut s'inscrire dans les schémas traditionnels et c'est en cela qu'elle inquiète et fait peur. De même que les classes dangereuses du début du 18ème siècle marquaient l'effondrement des structures sociales traditionnelles et l'apparition d'une nouvelle société, la galère est l'expression d'un changement social incontrôlé et menaçant (Chevalier, 1958). Le danger qu'elle porte est moins le crime que la décadence et l'effondrement. En déstabilisant les politiques sociales liées aux formes antérieures de conduites mar-

ginales, elle provoque des appels à l'ordre et à la répression, elle suscite un climat de peur et un sentiment d'envahissement. La galère ne peut plus être lue avec l'optimisme des décennies précédentes où le progrès et le développement étaient censés apporter des solutions. De même la galère n'est pas circonscrite à des zones particulières et ses contours sont peu identifiables. Elle se distingue des gangs et des blousons noirs par ce caractère de classe dangereuse lié à l'affaiblissement des mouvements sociaux et des catégories d'intégration de la société industrielle. Après les conduites d'entrées, de fonctionnement, de contestation, la galère est une forme de sortie de la société industrielle.

BIBLIOGRAPHIE

CHAMBOREDON Jean-Claude (1966), "La société française et sa jeunesse", in DARRAS Jean-Pierre, Ed., Le partage des bénéfices, Editions de Minuit, Paris, 156-175.

CHEVALIER Louis (1958), Classes laborieuses et classes dangereuses, Plon, Paris.

CLOWARD Richard A. & OHLIN Lloyd E. (1960), Delinquency and Opportunity, Free Press, New York.

COHEN Albert K. (1955), Delinquent Boys, The Culture of The Gang, Free Press, New York.

DUBET François, JAZOULI Adil & LAPEYRONNIE Didier (1985), La galère, analyse des conduites marginales des jeunes, Commissariat Général du Plan, CADIS, Paris.

KENISTON Keneth (1965), The Uncommited, Alienated Youth in American Society, Harcourt Brace, New York.

MENDEL Gérard (1969), La crise des générations, Payot, Paris.

MERTON Robert K. (1966), "Structure sociale, anomie et déviance", in MERTON Robert K., Ed., Eléments de théorie et de méthode sociologiques, Plon, Paris.

MONOD Jean (1968), Les barjots, Plon, Paris.

MORIN Edgar (1966), "Adolescents en transition", Revue Française de Sociologie, VII, 435-455.

PARSONS Talcott (1963), "Youth in the Context of American Society", in ERIKSON Erik H., Ed., Youth, Change and Challenge, Basic Books, London, 96-119.

SHAW Clifford R. & MAC KAY Henry D. (1940), Delinquency in Urban Areas, Chicago University Press, Chicago.

THRASHER Frederic (1927), The Gang, Chicago University Press, Chicago.

TOURAINE Alain (1978), La voix et le regard, Le Seuil, Paris.

VINCENT Gérard (1974), Le peuple lycéen, Gallimard, Paris.

WHYTE William F. (1943), Street Corner Society, Chicago University Press, Chicago.